



NE TE FACHE PLUS !

A MADEMOISELLE A...

Ne te fâche plus, ma chérie,
Tu sèmes le deuil sur nos jours,
Et de notre âme endolorie
Vont s'envoler tous nos amours.

Oh ! vienne ta douce prune,
Quand elle brille de bonheur,
Jeter du jour, vive étincelle,
Dans tous les recoins de mon cœur...

Mais sur ton front si la colère
Laisse tomber son voile noir,
Je veux fuir ton regard sévère,
Qui loin de moi chasse l'espoir...

Que la bonté, faveur divine,
Toujours charme de ses bienfaits
Ton cœur, où mon âme chagrine
Va déposer tous ses regrets

Ne te fâche plus, ma chérie,
Tu sèmes le deuil sur nos jours,
Et de notre âme endolorie
Vont s'envoler tous nos amours.

J. G. Bissinault



C'ÉTAIT UN RÊVE

I

nette Pitois, la mère Annette comme on l'appelle, a eu ses soixante et cinq ans cette année, à la Mi-Carême.

Je l'ai connue dans le temps où elle était servante chez Mme Blanchard, la grosse épicière de la petite ville de Bourmont. Annette était alors une

grande et forte fille de vingt-huit ans, brune, jolie, courageuse, active et honnête comme pas une. De plus elle avait un excellent cœur, trop bon, même.

Annette était sans famille, seule au monde ; la charité de ceux-ci et de ceux-là l'avait élevée ; elle avait appris à lire un peu et à signer son nom avec le vieux curé qui lui avait fait sa première communion ; les souffrances, les rebuffades des uns et des autres, la faim, la soif, les privations de toutes sortes, les larmes avaient fait son éducation. Elle était restée bonne quand même. Ne pouvant être que reconnaissante, elle donnait son affection et se dévouait à ceux qui lui faisaient un peu de bien.

Elle grandit, devint forte, put travailler et gagner sa vie. Alors elle éprouva vivement la satisfaction de ne plus être à charge à personne.

Ses gages chez l'épicière n'étaient pas gros : quinze francs par mois—les domestiques de ce temps-là n'étaient pas exigeants comme ceux d'aujourd'hui, — mais elle était logée et nourrie, et Mme Blanchard qui l'aimait beaucoup, lui faisait cadeau de quelques vieilles robes, vieux fichus, etc. Grâce à cela, sachant tout utiliser, Annette faisait des économies, mettait de l'argent de côté et se trouvait parfaitement heureuse.

Mais, un jour, un méchant diabolin la mordit au cœur : elle se mit à aimer. Jacques Pitois proposait le mariage, et puis c'était un si beau garçon !

L'aimait-il, lui ? Peut-être. Mais le gars savait que la servante avait des économies.

Quand Mme Blanchard apprit que sa servante allait se marier, elle ne fut pas contente, mais pas contente du tout.

— Mais tu es donc folle, ma pauvre Annette, dit-elle, quoi, tu te lasses d'être heureuse ! Tu veux retomber dans la peine et la misère que tu as connues autrefois ! Ah ! tu verras si c'est bon de manger de la vache enragée ! Pitois est un bon homme de journée, il sait travailler et il n'a qu'à se présenter, n'importe où, pour qu'on le prenne ; malheureusement, trop souvent, il a peur de l'ouvrage. Avec cela, il aime à jouer, à boire et il laisse tout ce qu'il gagne dans les cabarets. Mais tu le veux, il n'y a rien à te dire. Ma pauvre Annette, Pitois ne te rendra pas heureuse ; tu changes ton paradis pour un enfer !

Annette ne tint pas compte des avertissements qui lui étaient donnés. Elle savait bien que Pitois avait des défauts, qu'il restait de longues heures au cabaret, les cartes à la main ; mais elle se disait que, quand elle serait sa femme, il changerait. Et puis, ayant toujours été chez les autres, elle désirait ardemment être chez elle, avoir son petit ménage. Et puis, et puis, elle aimait Pitois.

Celui-ci n'avait pas un sou. Annette dut tout acheter. Un mois après le mariage, il ne restait plus rien des économies de la servante.

II

Tout alla assez bien dans les premiers temps, qu'on appelle la lune de miel. Annette allait en journée et gagnait un peu. Mais hélas ! Pitois n'avait pas été changé par le mariage, pas plus que par l'affection que lui témoignait sa femme et les bons conseils qu'elle lui donnait. Il était bientôt retombé dans ses habitudes de fainéantise et d'intempérance.

Au bout de dix-huit mois, elle mit au monde un enfant, un petit garçon. Un enfant ne coûte pas beaucoup à nourrir ; mais il y a les soins à lui donner, il retient sa mère près de lui. Pitois, ne comprenant pas mieux ses devoirs de père que ses devoirs d'époux, et Annette ne pouvant plus aller en journée comme avant, il y eut des jours de misère noire. La mère et l'enfant auraient pu mourir de faim, si Mme Blanchard et d'autres personnes charitables n'étaient pas venues au secours de la pauvre Annette.

Dix années s'écoulèrent ; dix années de souffrances, de tortures, au bout desquelles Annette donna le jour à un second fils, qu'on appela André. Jules, l'aîné, nature ingrate, tenait de son père : gourmand, paresseux, sournois, querelleur, méchant, il promettait déjà d'être un parfait mauvais sujet. La pauvre Annette n'y pouvait rien.

Toute la tendresse dont son cœur était plein, elle la donna au dernier né, il était sa consolation ; elle se trouva moins malheureuse. André, heureusement n'était pas né avec les mauvais instincts de son frère ; dès qu'il put voir, comprendre, sentir, il vénéra, il adora sa mère. Il semblait qu'il voulût lui faire oublier tout ce qu'elle avait souffert. Jeune encore, il la soulageait autant qu'il pouvait, lui rendant mille petits services.

A l'école du village, André, intelligent et studieux, devint un élève remarquable, toujours à la première place.

— Si vous étiez riche, si vous pouviez le pousser, il irait loin le petit André, disait l'instituteur à Annette. Mais Annette était pauvre, très pauvre, et, comme par le passé, se tuait au travail.

Dès qu'il eut fait sa première communion, André commença à travailler ; il allait en journée, comme sa mère, et, religieusement, sans en rien distraire, il apportait son gain à la maison où le pain ne manquait plus aussi souvent ; il y eut même, quelques années plus tard, une aisance relative.

Mais les vingt ans d'André sonnèrent. Il tira au sort, passa devant le conseil de révision, et fut appelé à servir son pays pendant cinq ans.

La mère Annette versa des torrents de larmes. Elle avait plus de soixante ans et ne pouvait plus

guère travailler, André était son soutien ; en le perdant, elle perdait tout.

En partant, André pleura aussi. Oh ! pas parce qu'il allait être soldat ! Mais il se demandait ce qu'allait devenir, sans lui, sa pauvre vieille mère. Jacques Pitois était mort deux ans auparavant, tué par la débauche, et la veuve ne pouvait pas compter sur son fils aîné, un fainéant, un ivrogne, un mange-tout comme son père.

III

Le jeune soldat écrivait souvent à sa mère, qui lui faisait répondre par le maître d'école. Au bout de six mois, André avait été nommé caporal, et, un an après, il était sergent.

Un jour, la mère reçut une lettre d'André, datée de Toulon. Le jeune sous-officier annonçait qu'il était à la veille de s'embarquer pour le Tonkin.

Depuis, Annette n'eut plus aucune nouvelle de son cher André.

Dans le village, on parlait des Pavillons-Noirs, des Chinois, des Tonkinois, des Annamites, de toutes sortes de bandits, pillards et assassins et, en exagérant beaucoup, de tueries et de massacres effroyables. Annette était constamment dans des inquiétudes, des angoisses mortelles. Elle voyait son fils sanglant, percé de coups et jeté, avec des centaines d'autres, dans un grand trou, le lendemain d'un massacre.

Aux tourments de tous les instants, se joignait la douleur profonde que lui causait la déplorable et scandaleuse conduite de son fils aîné.

Pendant on apprit que la paix était faite avec les Chinois et que nos braves soldats, qui s'étaient battu au Tonkin comme des héros, allaient rentrer en France. On disait que tous seraient à Paris le 14 juillet, jour de la fête nationale.

La mère Annette pleura plus peut-être qu'elle n'avait déjà pleuré ; elle n'avait pas reçu une lettre d'André, donc André n'était point parmi ceux qui revenaient, André était mort !

La pauvre mère passa la journée du 14 juillet à se lamenter, à gémir.

Le soir, très tard, son fils vint la trouver. Elle ne l'avait pas vu depuis quinze jours. Le vaurien était ivre. Il avait appris que sa mère, à l'occasion de la fête, avait reçu dix francs de la municipalité, et il venait pour les lui prendre. La vieille voulut l'empêcher de fouiller dans l'armoire ; alors, furieux, le monstre porta à sa mère plusieurs coups au visage et en pleine poitrine. Et, quand il eut mis les mains sur les deux pièces de cinq francs, il s'esquiva.

La malheureuse mère passa toute la nuit assise sur une chaise, en proie au plus violent désespoir et pensant à aller se jeter dans la rivière. En même temps, elle s'enfonçait dans le passé et se rappelait toutes les amertumes, toutes les désolations de sa misérable existence.

IV

Il fait jour depuis longtemps. Tout-à-coup, la porte de la chaumière s'ouvre, et la vieille Annette voit entrer Porcherot, le vieux facteur rural, qui fut autrefois un soldat d'Afrique. Porcherot a l'air triste, de grosses larmes roulent dans ses yeux. Il sort de sa boîte une lettre qui se trouve dans une grande enveloppe, et, silencieusement, d'une main tremblante, il tend le pli à la vieille.

La grande enveloppe blanche est bordée de noir, cachetée de cire noire, et, dans un coin, imprimés sur le blanc, Annette lit ces mots : Ministère de la guerre. Elle a compris, deviné ; elle pousse un cri perçant.

Le vieux facteur tient sa tête baissée, car il a deviné aussi lui, et il pleure.

Pendant la pauvre vieille mère brise le cachet, déplie la lettre et lit. On lui annonce que le sergent André Pitois a été tué au Tonkin.

Cette fois, plus d'espoir, tout est fini ; elle ne verra plus son fils bien-aimé, son unique enfant ; car l'autre...

Ce que la malheureuse mère éprouva ne saurait se décrire ; elle était sans mouvement, comme paralysée, et avait dans la gorge quelque chose qui l'étranglait.